

Amanda Sthers

« Si je quitte l'écriture, je quitte la vie »

Écrivaine-romancière, dramaturge, scénariste, réalisatrice, auteure de chansons, de livres pour enfants, mais aussi de sketches pour *Caméra café* ou bien encore pour Arthur, Amanda Sthers, 32 ans, est depuis 2004 sur tous les fronts. Rencontre avec une surdouée au bar d'un grand hôtel parisien.

Propos recueillis par Laure Rebois

» Est-ce vous qui avez eu l'idée de cette nouvelle collection chez Plon, que vous inaugurez d'ailleurs avec *Liberace* ?

Oui, il y a six ans. Lorsque Muriel Beyer m'a sollicitée chez Plon, j'ai tout d'abord pensé à une bio car je reste fidèle à mon éditeur Jean-Marc Roberts chez Stock – mes prochains romans continueront à paraître chez Stock. *Liberace* s'est immédiatement imposé. J'ai voulu travailler cette formule, intéressante pour un écrivain, car c'est une forme non exhaustive qui permet de passer d'une période à une autre et fait vivre l'auteur à travers le personnage qu'il emprunte. J'ouvre donc la série et choisis en accord avec Plon les prochains écrivains qui me touchent, que j'admire, pour me succéder. En novembre sortira *John Lennon* écrit par David Foenkinos. Sont prévus également *Colette* par Delphine de Malherbe, *Noureev* par Philippe Grimbert ; Tatiana De Rosnay est en projet également, comme d'autres.

» Chaque auteur offrira une biographie, voire davantage puisque vous vous êtes emparée du personnage et de la vie de *Liberace*, retracée en sept séances de psychanalyse fantasmée. Vous ne narrez pas sa vie, c'est l'inverse : il se raconte à travers vos mots. Pourquoi cet homme ?

À 19 ans, je vivais à New York et j'ai lu à cette époque un article de journal relatant le procès que lui avait fait son amant. *Liberace* était un pianiste de talent qui a vulgarisé le piano classique, se donnant en spectacle à Vegas dans le temple du kitsch et du mauvais goût, car on ne peut pas dire qu'il ait tiré la musique classique vers le haut. Ce qui me fascinait, c'est le fait qu'il soit tombé amoureux d'un homme de trente ans son cadet, à qui il a fait refaire le visage afin qu'il ait sa tête jeune.

Je me suis dit que ça, c'était presque mythologique, se référant à Narcisse, *Le Portrait de Dorian Gray*, et j'ai voulu savoir comment on en arrivait là. C'est toujours cette démarche-là qui est intéressante pour un écrivain, de même pour un psy : s'emparer et retracer la névrose, enquêter ; ce qui m'a permis de savoir qu'il avait eu un jumeau mort-né, de soulever l'ambiguïté avec son père qui me fait supposer qu'il avait été abusé. J'ai travaillé avec une documentaliste durant presque une année. À quoi il faut rajouter un an d'écriture.

« Mes livres ont l'air très différents, mais en réalité c'est le même thème, la schizophrénie. »

» C'est audacieux de choisir un personnage assez peu connu des Français, non ?

Il n'est pas connu en France, mais à l'évocation de son parcours, les gens sont très intrigués et même assez fascinés. D'ailleurs, il va y avoir un film réalisé par Soderbergh avec Matt Damon dans le rôle de l'amant jeune et Michaël Douglas pour *Liberace*. Sa vie est plus attirante que son œuvre artistique. Il n'a rien créé, mais a inventé le marketing chez les stars. Il a fait des shows grandioses, et a également inventé le fait de permettre aux gens de rentrer chez lui et vice versa, une forme de télé-réalité où il s'adressait direc-

tement aux gens. Il a complètement guidé Elvis. *Liberace* fut donc important dans l'histoire des États-Unis, car c'était le moment où le puritanisme prenait un grand coup de couteau. En outre, il n'a jamais admis être homosexuel, mais fut la première star médiatisée à mourir du sida. Toute une époque s'est effondrée avec lui et une nouvelle réalité est née, ceux que l'on appelle les « people », qui prennent le devant de la scène pour de mauvaises raisons. Le point de départ, c'est cette période-là : c'est *Liberace*.

» Dans le roman *Les Terres Saintes* paru chez Stock en mai, on retrouve cette mise en avant psychologique des protagonistes. Ce roman épistolaire sur fond de problématique Israël/Palestine est une ode aux silences, aux non-dits d'une famille. Auriez-vous aimé être psychiatre comme votre père ?

À la question auriez-vous souhaité faire le même métier que votre père, la réponse est non. Mais petite, j'étais fascinée, je l'écoutais. Et ma mère m'avait expliqué qu'il était docteur. J'ai alors demandé ce qu'il donnait comme médicament et elle m'a répondu qu'il soignait avec des mots. En réalité, je me rends compte à présent que je fais le même métier que lui. Je « soigne » avec des mots. C'est mon médicament pour moi et mes lecteurs. La psychanalyse est le métier le plus proche de celui d'écrivain : on est passif, en retrait, isolé, dans le silence, et on cherche en nous plutôt que chez l'interlocuteur les chemins qui peuvent nous mener à telle ou telle vie. On fabrique des inconscients au lieu qu'ils nous soient livrés, mais c'est très proche et il y a des similitudes évidentes.

» La pièce de 2006, *Le Vieux Juif Blonde*, est rejouée au Théâtre des Mathurins. Joseph Rosenblath, un vieux juif de 77 ans, habite dans le corps de Sophie, une jeune fille blonde de 20 ans. La pièce se situe entre le drame de la folie et celui de la réalité d'un peuple élu et martyr. Vos écrits mêlent souvent la religion et la psychanalyse.

Cette jeune fille emprunte l'identité du symbole de la souffrance, en tout cas dans notre société européenne : les rescapés des camps. Si j'avais été américaine,

j'aurais pris *Le Dernier des Mohicans*. C'est le symbole extrême de la douleur. Et sa façon à elle de dire à ses parents qu'elle souffre, c'est de devenir cet homme. Comme dit la mère, elle aurait pu devenir noire, tchéchène, juive, mais pourquoi juif ? Donc elle devient un homme et juif, et sa mère va finir par la traiter de « sale juif ». Je trouvais drôle de traiter l'antisémitisme de cette façon. C'est un texte très complexe et je n'ai toujours pas compris comment et pourquoi je l'avais écrit. Il parle de tellement de choses, ouvertes et laissées en suspens. Je ne creuse jamais mes idées jusqu'au bout, j'aime que les lecteurs s'en emparent, je lance des pistes. J'ai l'impression que le texte ne m'appartient plus, il m'a dépassée, je suis ravie qu'il soit encore joué et réinventé, que des comédiennes puissent être découvertes grâce à lui. Je les choisis et la dernière interprète est Aurore Auteuil.

» **N'y a-t-il pas une schizophrénie narrative chez tous les romanciers ?**
Oui, et particulièrement chez moi puisque

de toute façon mes livres traitent de schizophrénie et que c'est le thème de la pièce *Le Vieux Juif Blonde*, du roman *Keith me*, etc. Tout est sur la dualité, ce que l'on a en nous qui voudrait exister, ce que l'on représente, l'image véhiculée. Mes livres ont l'air très différents, mais en réalité c'est le même thème, la schizophrénie.

» **Combien de temps fut nécessaire à l'écriture de cette pièce à succès ?**

Peu. Ce fut fulgurant et court. Moins d'un mois. Quelques nuits. Elle est sortie comme une urgence. Elle n'a été ni corrigée ni relue. C'est une pièce sortie d'un bloc et qui me dépasse aujourd'hui. Je suis ravie qu'elle existe même si, encore une fois, je n'ai plus l'impression qu'elle m'appartienne.

» **Est-il exact que cette pièce est entrée au programme de Harvard depuis 2008 ?**

Oui, non seulement elle est interprétée dans le monde entier, mais elle est aussi étudiée à Harvard. Une professeure, Clara Guila Kessous, s'occupe de la sec-

tion théâtre à Harvard. Elle m'a contactée par mail afin de me prévenir qu'elle faisait étudier la pièce à ses élèves. C'est une femme formidable qui a fait de la mise en scène avec Laurent Terzieff et des lectures en Avignon, entre autres. Elle est brillante, touchante. J'espère lui confier une pièce un jour. C'est aussi la pièce la plus jouée à la sortie du conservatoire par les jeunes comédiennes. Le rôle est riche. C'est important, parce qu'en France, je suis encore obligée de justifier le fait que je sois écrivain. C'est fatigant. On a le droit de détester ce que je fais, mais pas celui de remettre en cause le fait que je sois écrivain ou mon urgence d'écrire, comme si je n'en avais pas le droit. C'est juste insupportable. Ce qui est rassurant à l'étranger, même s'il arrive que je n'aie pas que de bonnes critiques, c'est que personne ne remet en cause mon statut d'écrivain. Ma légitimité. Donc là, oui, c'est un pied de nez.

» **C'est un monologue, de même que *Monsieur pipi* qui sera joué par Dominique Besnehard au printemps 2011...**

C'est un monsieur pipi, même si habituellement c'est une dame, comme il y en a encore dans les vieux cafés de Saint-Germain-des-Prés. Cet homme a traversé toute la fin de siècle, il a vu les existentialistes, Camus, Sartre... Il se rappelle de beaucoup de choses. Et le vieux café à côté du Flore sera détruit pour en faire un lieu à la mode. Lui va perdre son travail, sa vie. Il a fui son pays, car il était homosexuel, pour se retrouver confondu avec le papier peint... C'est le type à qui on raconte des choses parce qu'on sait qu'on ne le reverra jamais. Il a donc changé le cours de plusieurs vies, sauf de la sienne. Il est resté bloqué entre ces murs, mais maintenant il doit partir alors qu'il n'est pas vraiment chez lui en France, et qu'il n'est plus chez lui dans le pays d'où il vient. Il doit cependant y retourner. C'est une pièce sur le déracinement, l'homosexualité, ces anonymes qui changent la vie. Mais également sur la vie littéraire des cafés de Saint-Germain-des-Prés. J'ai écrit la pièce il y a quatre ans et l'ai donnée à Dominique Besnehard, qui sera donc mis en scène par Jean-Michel Ribes au Théâtre du Rond Point. J'ai plusieurs pièces en attente, en projet.

» **Vous préparez également votre second long métrage, *La reine mère*, qui a été annoncé au dernier Festival de Cannes.** Ce sera une grosse comédie genre Ben



Avec Libérace, Amanda Sthers inaugure aux éditions Plon une nouvelle collection dont elle a eu l'idée.



LIBÉRACE,
Amanda Sthers,
Éditions Plon,
120 p., 16 €

► Amanda Sthers

Stiller, sur les rapports d'une femme qui va se marier et de sa future belle-mère. Je suis encore en écriture. Je ne tournerai pas avant l'été prochain, et il me faudra de l'argent pour le faire. J'avais à peine signé le contrat que l'info était balancée. Il a donc été annoncé un peu tôt...

» **Patrick Bruel, père de vos deux enfants, avait un rôle dans *Je vais te manquer*. Il n'a finalement pas fait votre film. A-t-il une nouvelle place dans le prochain ?**

Non, car cette fois le rôle n'a rien à voir avec lui. Il n'a pas joué dans mon premier film parce qu'il était pris ailleurs. Nous sortions également d'un divorce, donc pas forcément l'envie de se trouver tous les jours sur un plateau de cinéma. J'ai donc réécrit le rôle pour Patrick Mille. Et quand je revois le film, je suis vraiment contente qu'il l'ait fait, c'était un rôle pour lui. Mais je serai ravie de travailler un jour avec Patrick Bruel, je respecte vraiment l'acteur.

» **Justement, lorsque vous écrivez, avez-vous déjà en tête le comédien qui incarnera votre personnage ?**

Pour Thalasso non, il y a trop de personnages. Mais Darmon s'est tellement bien emparé du rôle. Par contre, j'ai écrit *Le Vieux Juif Blonde* pour Mélanie Thierry. À l'étranger, je donne toujours mon avis pour *Le Vieux Juif Blonde*. J'essaye soit de rencontrer la comédienne soit de l'entendre. Même si je ne comprends pas la langue, l'intonation est là.

» **Avez-vous écrit des livres pour enfants parce que vous ne trouviez pas votre bonheur pour vos propres enfants ?**

Ah non, il y en a de supers ! On est très gâté. C'est juste que je leur invente des histoires et lorsqu'il y en a qu'ils adorent, je finis par les éditer ; c'est aussi pour eux. Il y a une belle production de livres pour enfants. Chez Nathan, ils ont sorti « Philozenfants » et « Petits Philozenfants », des collections de philo géniales sur l'amour et l'amitié, le sens de la vie, etc., tout comme celle des « Petits albums de philosophie » aux Éditions Autrement. Cela affirme leur caractère, leur moralité, leur monde. Et les dessins sont formidables. J'ai d'autres projets de livres pour enfants, mais c'est trop tôt pour en parler.

» **Le reste de nos vies est le titre d'une prochaine pièce à paraître chez Flammarion en janvier 2011.**

Stock ne publie pas de théâtre. La pièce

En projet, une comédie au cinéma, sur les rapports d'une femme et de sa future belle-mère.



© Photo : DR

était montée, Niels Arestrup devait l'interpréter. Et puis il a reçu plein de propositions de cinéma après avoir reçu son César. Donc je recommence à chercher la distribution parce que la comédienne qui devait lui donner la réplique n'est plus libre non plus. Ce sont les joies du théâtre. Le metteur en scène sera Christophe Lidon. On avance comme on peut, car en plus, le théâtre n'est plus libre. Déjà, lorsqu'on a écrit des pièces à succès, c'est très compliqué, alors pour de jeunes auteurs, je n'imagine même pas !

» **Vous donnez l'impression d'être une boulimique de travail, de mots. Pourquoi un tel besoin ?**

Je travaille beaucoup, mais pour moi ce sont les autres qui n'en font pas assez. Pour vous dire la vérité, il faut en avoir les moyens, mais j'aimerais écrire un livre pendant deux ans et ne faire que ça. Prendre mon temps pour écrire un roman. Si une prochaine pièce est jouée, peut-être que je pourrai le faire... ou si un de mes films remporte un très gros succès.

» **L'écriture est-elle une souffrance ou une libération ? Le mot urgence revient beaucoup.**

C'est une peur de la mort. Dans maximum cinquante ans, si tout va bien, tout s'arrêtera pour moi. C'est très court. Les gens ne doivent pas s'en rendre compte et je ne comprends pas ce qu'ils attendent. Il faut prendre du plaisir. C'est pour ça que je veux offrir aux gens des moments qui les font sortir de leur routine, des problèmes de leur vie. Ce n'est en tout cas pas une urgence que j'ai envie de soigner. Elle me porte et me rend heureuse. Tout arrêter, ce serait difficile. Cette passion et cette urgence sont ce qu'il y a de plus joli chez moi et je continuerai, même si mon éditeur ne voulait plus m'éditer. C'est à la fois ma prison et la clé de la prison.

» **Vous avez dit : « Si je quitte l'écriture, je quitte la vie. » Maintenez-vous ces paroles ?**

Bien sûr ! Écrire, c'est vital. C'est comme si vous me posiez la question, à savoir si je vais arrêter de respirer demain. C'est un automatisme, comme l'écriture. ■